LE FIGARO.fr

«La grammaire peut être plus amusante que les jeux vidéo»

Propos recueillis par Sébastien Lapaque
29/11/2007 | Mise à jour : 13:47 |

«Saccager le langage, c'est désarmer l'homme, l'isoler dans le chaos du monde», confiait un jour Michel Déon à Patrick Rambaud, qui, en retour, lui a dédié La Grammaire en s'amusant. Le ton joyeux de ce livre nous a incité à proposer à ces deux écrivains une conversation amicale sur le sort fait à la grammaire dans l'obscurité des temps où nous sommes.

LE FIGARO LITTÉRAIRE. - Certains présentent les discussions sur la grammaire comme une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, en repoussant évidemment les défenseurs de l'usage orthodoxe dans le camp rétrograde des Anciens. Envisagez-vous les choses ainsi ?

Michel DÉON. - Je ne crois pas que Patrick Rambaud représente les Anciens. La Grammaire en s'amusant est un livre très moderne, adapté à la vie d'aujourd'hui et spécialement aux enfants. Il tend la main à ceux qui ne connaissent pas la grammaire ou ignorent même qu'il y a une grammaire, puisque nous en sommes là. Nous n'assistons pas à une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, pour la simple raison que les Modernes n'ont rien à offrir de structuré qui permette à un langage d'être clair et efficace. Le vrai problème est posé par l'idée même du livre : ce n'est pas un professeur qui donne des leçons, c'est un père qui parle à son fils, dans une relation d'adulte à enfant. Dans la vie, c'est le seul moyen d'apprendre la grammaire. Une grammaire, c'est très ennuyeux. Mais dans la conversation, on apprend beaucoup de choses aux enfants en rectifiant leur langage. Le livre de Patrick Rambaud nous montre que la grammaire peut être gaie. C'est un véritable jeu, peut-être plus amusant que les petits jeux vidéo d'aujourd'hui.

Patrick RAMBAUD. - L'idée du livre est née à l'occasion d'un débat à Rennes lors de la finale du prix Goncourt des lycéens. Avec Erik Orsenna, nous avons écouté des jeunes lecteurs nous expliquer qu'ils ne comprenaient rien à leurs livres de grammaire remplis de graphiques, de flèches et de mots savants. C'est l'arrivée de Roland Barthes dans la grammaire : comment dire des choses simples de façon compliquée. Avec Érik Orsenna, nous avons donc promis aux lycéens d'écrire chacun une grammaire lisible dans laquelle ils allaient trouver les principes et le mode d'emploi de la langue.

Au coeur du champ de bataille, il y a la question de la réforme. La langue française est-elle si obscure qu'il faudrait la moderniser ?

P. R. - Moi, dès que j'entends le mot « réforme » ou « modernisation », je me méfie, parce que je crois que ça ne veut pas dire grand-chose.

M. D. - Les réformes ne peuvent venir qu'instinctivement, naturellement, par goût de la clarté et par l'usage. Il n'y a pas d'autre réforme possible. Il est scandaleux de voir qu'on a pu supprimer l'accent circonflexe par un décret signé d'un premier ministre. La réforme de l'orthographe et de la grammaire ne peut pas se faire par ordonnance publiée dans le Journal officiel, surtout lorsque c'est pour introduire des mots comme « l'auteu-REU », des choses horribles pour l'oreille, qui ne se justifient en aucune façon.

P. R. - Il y a toujours eu des gens pour inventer des mots nouveaux très vilains. Pendant la Révolution, une foule de mots sont apparus et ont disparu tellement

ils étaient laids. C'est l'usage qui a tranché en faisant le tri.

La Grammaire en s'amusant évoque non seulement la syntaxe et les accords, mais aussi l'introduction de mots étrangers ou l'importance du latin, en montrant que tout se tient. La grammaire est-elle un bloc ?

M. D. - Pour ce qui concerne le latin, il est très présent dans la grammaire française. Malheureusement, on n'enseigne plus le latin, ou pratiquement plus. Le grec, n'en parlons pas. Pourtant, le latin aussi, c'était un jeu. Les versions et les thèmes, c'était pour moi comme des mots croisés.

P. R. - Sauf Tacite, Michel ! Souvenez-vous : lorsqu'on tombait au bac sur un extrait de Tacite, c'était redoutable... Le contresens était assuré. À l'époque, je disais « Merci Cicéron » et « Merci le De Viris illustribus ». Ou « Merci Virgile ». Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi (*)...

Vous évoquez l'aspect ludique de la grammaire. Ne faut-il pas lui associer un aspect profondément libérateur ? N'est-ce pas l'absence de mots qui rend esclave et leur présence qui rend libre ?

M. D. - Je suis persuadé que beaucoup du trouble des comportements en classe des enfants qui tabassent la maîtresse vient du fait qu'ils n'arrivent pas à parler. Il me semble évident que la violence à l'école vient des maladies du langage, de l'absence de grammaire et de vocabulaire.

P. R. - Non seulement les enfants ne peuvent pas s'exprimer, mais ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit. Cela agit dans les deux sens. Il leur arrive de prendre très mal un mot parce ce qu'ils n'en connaissent pas le sens.

Les grammaires modernes sont nées des différentes pensées de la déconstruction. Comment envisager aujourd'hui la langue et la grammaire d'un point de vue universaliste et unificateur ?

M. D. - Barthes a expliqué que le langage était fasciste sous prétexte que le langage cherchait à convaincre. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Déconstruire le langage, c'est mettre les autres à ses pieds. Un langage bien construit est un instrument de liberté. Le langage permet de se défendre intellectuellement, moralement, physiquement, amoureusement.

Nous avons perdu tant de choses qu'il va bien falloir les retrouver. Observez-vous l'un et l'autre beaucoup de signes positifs ?

M. D. - Oui. Il y a une quinzaine d'années, lorsqu'une série de changements ont été proposés officiellement par le gouvernement, je me souviens que des journalistes nous attendaient aux abords de l'Académie pour nous demander ce que nous en pensions. Tout d'un coup, la question de la sauvegarde de la langue française semblait agiter tout le pays. Je suis persuadé que c'est une question de fond encore très présente dans l'esprit des Français.

P. R. - Lors des séances de dédicaces, j'entends des gens me dire merci. La grammaire reste très importante pour eux. Ils sont malheureux de la voir se perdre ou de découvrir que les livres de classes de leurs enfants ont été écrits pour les en dégoûter... Je vois bien ce qui les terrifie. Un de mes textes s'est retrouvé dans un manuel. Il était accompagné d'une série de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre : je n'y comprenais rien.

M. D. - Malgré cela, la France reste un pays littéraire. Les gens lisent beaucoup, des magazines, mais aussi des livres, surtout les femmes.

P. R. - Et il y a toujours des professeurs pour enseigner le latin et le grec dans des établissements de banlieue réputés difficiles. Les élèves sont ravis. Ils savent que cela pourra leur servir, par exemple s'ils font médecine.

À ce propos, la liquidation des voies de communication avec le passé semble plus avancée en France qu'en Allemagne, où l'étude du latin est nécessaire pour faire droit ou médecine, ou qu'en Grèce, où, après avoir été suspendue, l'étude du grec ancien est redevenue obligatoire pour les candidats à l'équivalent de notre baccalauréat général.

M. D. - Et vous savez grâce à qui ? Grâce aux étudiants eux-mêmes, qui ont mené des émeutes dans Athènes contre le gouvernement qui voulait supprimer

l'enseignement du grec ancien. Dix mille étudiants sont descendus dans les rues. Il y a eu des affrontements avec la police et même un mort.

P. R. - C'est ce qu'il faudrait à Paris : un peu d'agitation pour le latin boulevard Saint-Germain. Nous serions tous avec les étudiants.

(*) Premier vers des Bucoliques : « Ô Tityre, couché à l'aise sous le hêtre. »

LE FIGARO • fr